

mieux ainsi que lorsqu'il cause politique ; au moins il ne déraisonne pas. Après le café sont venus les petits verres, puis la chartreuse, puis la bière. Mais le temps passe, les nécessités de la profession commandent ; il faut se quitter. Certes il n'est pas gris, mais sa figure est colorée, ses oreilles sont rouges, son œil est brillant avec un regard légèrement voilé. La physionomie est béate, mais pas spirituelle ; on comprend, en le voyant, qu'il n'a besoin de rien.

Cependant la journée est longue ; elle ne se passera pas sans qu'il ne repaïsse au café. En entrant, il est accueilli par un gracieux sourire de la dame de comptoir. Il s'assoit toujours à la même table. Alexandre, qui connaît ses habitudes, lui apporte sa pipe, un bock et le *Siccle*. De temps à autre il interrompt sa lecture pour humer une gorgée de la blonde liqueur, et chaque fois il fait entendre un petit claquement de langue qui est sans doute sa manière de manifester sa satisfaction ; puis par un mouvement de projection du menton en avant, il ramène sa lèvre inférieure au devant de la supérieure pour recueillir, en les aspirant, les dernières effluves du breuvage german.

Mais la pipe est finie, le journal est lu, le verre est vide, d'autres soins l'appellent ailleurs.

Avant le dîner, il reviendra prendre son absinthe. Sans elle il ne dînerait pas, il n'y tient guère à ce repas. « Je ne dîne, me disait-il un jour, que pour prendre mon café. Quand il me manque, je suis vraiment bête. » J'aurais été lâché de le lui faire remarquer ; mais, entre nous, avant ou après, je n'ai jamais trouvé la moindre différence. Le repas est à peine terminé qu'il revient au café. Une fois, au moment où il allait y entrer, je me permis de lui dire : « Eh ! pourquoi donc ne prenez-vous pas votre café chez vous ? Vous

pourriez certainement en avoir d'aussi bon qu'à l'estaminet, et je ne conçois pas que vous alliez le boire dans cette atmosphère empestée et malsaine. Quels attraits pouvez-vous y trouver ? — Mais j'y trouve une réunion d'amis ; c'est l'un qui entre, l'autre qui sort ; les garçons qui circulent, le bruit des tasses, le choc des verres, l'éclat des lumières ; c'est le mouvement, c'est la vie. » Ajoutons à cela qu'après le café, on boit, on joue, on boit encore, puis on boit toujours, et cela jusqu'à deux deux heures du matin. Il rentre alors chez lui, gorgé de bière et d'eau-de-vie, pas ivre, mais échauffé. Toute sa personne exhale une odeur infecte d'alcool et de tabac. Sa femme, qui l'a longtemps attendu, s'est endormie auprès du berceau de son enfant. Ce spectacle ne le touche pas ; mécontent de lui-même et des autres, car il a perdu au jeu, il lui cherche une mauvaise querelle ; l'enfant se réveille et pleure. Notre homme n'en maugrée que plus fort et maudit le mariage et la famille. Au café, on n'a pas de semblables ennuis ! « Voilà dix ans que je suis mariée, et c'est tous les jours la même chose », me disait un jour une femme encore jeune.

En vieillissant, souvent il prend de l'embonpoint, son visage se colore, son nez rugueux prend une teinte vineuse, ses oreilles charnues deviennent violacées, ses lèvres épaisses ont une puissance d'aspiration comparable à la ventouse de la pieuvre, ses paupières granuleuses et rouges laissent voir un œil injecté et brillant, sans autre expression que celle d'une certaine excitation dépourvue d'intelligence. Il est gai, jovial, ne se préoccupe guère du lendemain ni des malheurs de la France ; nous nous en sommes aperçu pendant l'invasion. Pourvu qu'il y ait encore de la bière dans son bock et du tabac dans sa pipe, tout lui est égal. Un matin on le